

Tyrannie du désir anonique

ou

Des achats compulsifs

Dans l'avion, temps écoulé : 7 heures

La façon dont cette petite fille est tout absorbée dans la contemplation de son jouet me fait penser à moi. C'était il y a quelques mois, avant les noces de mon frère Guillaume avec sa dulcinée, Rose.

Je déambulais dans les rues de Paris à la recherche d'un cadeau à offrir aux futurs mariés ; je profitais alors de cette promenade solitaire pour méditer sur le degré de misère auquel nous réduit ce besoin indomptable et furieux : celui de posséder, d'arracher, de garder et de se dire : « c'est à moi », besoin qui s'accroche à la peau et qui, comme la pire des sangsues, suce notre sagesse comme notre compte courant.

Non seulement l'on passe notre vie à regretter de n'avoir pas ceci ou cela, mais une fois qu'on l'a, on finit par regretter d'avoir dépensé de l'argent pour l'avoir. Néanmoins, nous sommes imbattables lorsqu'il s'agit de s'apitoyer sur la perte ou même la seule peur de la perte d'un objet, concret ou abstrait, matériel ou spirituel, utile ou divertissant, que pourtant nous n'avons jamais eu. Voilà bien la preuve que l'on peut difficilement feindre une sincère indifférence à l'égard d'un bien égaré que toutefois nous

avons acheté seulement la veille, dont nous ne soupçonnions pas l'existence l'avant-veille, dont l'usage ne saute pas aux yeux et qui ne peut même pas se prévaloir d'un intérêt esthétique à titre de « décoration d'intérieur »... Tristesse ? Tristesse.

Par exemple, ce bibelot lumineux et industriel, encombré d'arabesques de mauvais goût, dont je ne connaissais pas *l'adsence* il y a deux secondes, et n'avais même pas eu vent de la fabrication, je le vois maintenant dans un magasin où je viens d'entrer : je le regarde. Une fois. Deux fois. Trois fois. Mon regard est persistant. Je me rends compte que mon regard est persistant. L'étincelle de la possession s'est allumée. J'affecte une légère curiosité désinvolte en tournant la tête. Je vois le prix. Deux euros. Ridicule. Je regarde à gauche, puis à droite. Les autres clients m'ignorent. Affaires comme moi dans l'observation de *mignonitudes* sans valeur. Enfermés pour chacun dans leur bulle consumériste. Je les efface. Je m'approche de cet objet. Mon objet. Mon précieux.

Ma main frissonnant de convoitise s'approche malgré moi de sa victime comme une petite souris flairant un bon comté. Elle le prend délicatement, le caresse et le palpe et le tourne et retourne sous tous les angles. Je m'applique. Je fronce les sourcils. Mes yeux l'auscultent au scalpel. Pas d'imperfection. Mes pupilles pétillent. La possession se concrétise. L'étincelle devient flamme. Pour me rassurer, je joue avec mon désir comme avec un dé truqué. Je fais mine de me consulter et de délibérer sur les arguments objectifs que j'ai de le reposer : certes, il ne coûte rien, mais est-ce une raison ? Ai-je vraiment besoin de cette *bille* ? C'est plutôt joli, mais est-ce utile ? À bien regarder, c'est juste un œuf qui brille. Pas de quoi sauter au plafond. Non ? Et puis d'ailleurs où le mettrais-je ? J'ai déjà tant de choses chez moi. Et que va dire Alcide en voyant cela ? Il va encore me rouspéter. Et il aura raison. Pourquoi tu n'es pas raisonnable ? Tu l'auras

oublié d'ici deux jours, ta boule. Même moins. Non, vraiment. Ce n'est pas cher, mais l'argent c'est de l'argent. Pense à tout ce que tu pourrais faire de bien ? Deux euros, c'est beaucoup pour les pauvres, les SDF, les Africains, etc., etc. Pourquoi ne les donnes-tu pas à l'un d'eux ou à une association ? Au lieu d'acheter ces bêtises ? Mais quel égoïste ! Franchement. Cela te ferait aussi ta baguette de pain pour demain, en plus. Cela s'appelle « anticiper ». Si tu sais encore ce que cela veut dire. Cela te changerait. Fais quelque chose avec ta tête pour une fois. Et d'ailleurs tu avais vraiment besoin d'entrer ici ? Tu ne changeras jamais. Quand vas-tu te décider à... ?

Je suis devant la caissière. Téléporté. Mes jambes, complices de mon caprice, ont profité de mon esprit distrait pour usurper le pouvoir. Elle, la vendeuse, fait son plus beau sourire, celui des commerçants. Je devine les crocs de vampires sous le rouge à lèvres, assoiffés de vente bien fraîche.

Elle demeure ainsi. Silencieuse. Immobile. Souriante. Regardant. Moi. Son arme enclenchée. Je la sens. La pression de l'achat sur mes épaules. Elle ne bouge pas. La vendeuse. Elle attend. Accroche ses yeux sur les miens. Je la sens. En moi. Elle s'instille. Tout en moi. Au plus profond. De mon moi. Je comprends son appel et j'interprète son corps. Sa peau crispée, son visage sec, ses deux globes persistants, ils le répètent, le tambourinent et ne me disent qu'une seule chose :

« C'en est fait. Ne luttez pas. Vous êtes fait. Comme un rat. Toute résistance ? Est inutile. La politesse ? Son poids vous ronge. Vous en défaire ? Vous ne pouvez. Ni vous défilier. Sans perdre la face. Reposer ? Quoi, cet objet ? Et puis partir ? Et devant moi ? Comment ferez-vous ? Comment fuirez-vous ? Quel mensonge inventer ? Quelle excuse avancer ? Soyons sérieux, vous ne l'assumerez pas. Et chaque seconde d'attente ? Votre supplice augmente. Votre cœur se serre et vos mimines

aussi. Vous le regardez bien, allons, confessez-le. Ce tout gros œuf bien tout brillant. Mais vous tremblez ? Mais oui comme un gros œuf. Eh oui, vous obsédé ! Et puis quoi le lâcher ? Impossible, Impossible. Vous-même n’y croyez pas. Plutôt crever. Eh oui, la mort dans l’âme enfin, et puis l’épine au cœur, maintenant, répétez-le. Vous le voulez, encore, vous le voulez. La rage au ventre et puis vous l’avalerez. Vous brûlez de le prendre et de le conserver, toujours de l’avoir et de le posséder. Mais déchargez-vous donc ce si grand mal-être. Ne pensez plus, ne tergiversez plus, écoutez-vous enfin, ressentez-le seulement. Il faut se faire plaisir. Mais où donc est le mal ? Oui, il vous attendait, c’est vous qu’il attendait, il n’attendait que vous, un être de lumière. Ne me remerciez pas, c’est vous qui l’ méritez. Aimez-vous bien, bon sang, puis après flattez-vous. Caressez-vous bien là, puis maintenant respirez. Souriez-moi comme ça, puis approchez-vous donc. Approchez-vous donc bien. C’est bien ça, c’est bien ça. Posez ça sur la table et donnez-moi le flouze. Inutile de parler, car je suis là pour vous, Icare. Vous voudrez une poche avec ça ? »

Je suis vaincu. L’acte est posé. Ses grands yeux noirs luisent de triomphe. Elle prend son lecteur, tout apaisée, regarde mon cadavre et enfin me détruit :

— Deux euros, s’il vous plaît, avec l’air d’une Miss France pour toujours couronnée.

Savourant ma défaite, elle assène le coup de grâce :

— Espèce, chèque ou carte bancaire ?

Je fouille dans ma poche, tout souriant, assuré de mes mouvements : de pièce ? Aucune. Chéquier ? Pas là. Résultat ? Honte sur moi. Je refais. Toujours rien. Mais ce n’est pas possible. Et ben si mon luron. Je baisse les yeux, puis je marmonne :

— Par carte, s’il vous plaît, priant qu’il n’y ait pas de montant minimum.

Non ? Parfait. Et après ? Son faux sourire trop bon marché ?
Suinte le jugement, pue à plein nez.

« Il est de ces gens-là, doit-elle se dire écœurée, de ces jeunes gens malpropres, infatués, sans égards, ne pouvant condescendre à la petite monnaie pour régler même des sommes infinitésimales. »

« Vous vous trompez, mademoiselle, ne me dépréciez pas sur cette seule maladresse. Regardez dans mes yeux que je suis assez humble et que de douce piécette, si j'en eusse présentement, je vous l'eusse, sur-le-champ, bien volontiers donnée, allant dans mon abnégation, mon cœur et ma bonne foi, jusqu'au grand sacrifice de mes petites pièces rouge. »

Rien à faire. C'était cuit. Fichu et sans appel. Je prends mon paquet, souris et je m'en vais. Une fois sorti, je me sens libéré.

Je range hâtivement ma carte et me presse de plonger la main dans ma poche. Je ressens la chaleur de mon petit achat qui me comble de joie, du moins pendant deux secondes : je me retourne. Face au magasin dont l'enseigne m'avait échappé, je lis : « Tout à deux euros ». Si j'avais su. J'en demeure choqué, paralysé, incrédule face à ma bêtise. Comment avais-je pu ne pas voir ce détail ? Du calme. Du calme. Je me ressaisis. Ce n'est pas grave. Plus encore. Ce n'est pas grave du tout. C'est même une bénédiction, oui c'est cela. C'est même une bénédiction du ciel que mes yeux n'aient rien vu. Combien aurais-je dépensé si... ? Non, n'y pensons plus. Certaines erreurs concourent à nous éviter la descente aux enfers d'un découvert sans fond. Celle-ci m'avait gardé d'une fièvre acheteuse terrifiante dont mon compte bancaire ne se fût jamais relevé. Gloire au manque de discernement.

Je prends la direction de la maison. Je bombe le torse et je crispe les poings. Tout va bien. Je prends mon téléphone pour vérifier les heures d'ouverture. Sait-on jamais. J'y serai peut-être. Demain. À la première heure. À tout hasard. Juste pour regarder.